

Chronique littéraire

Autor(en): **Beuchat, Charles**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **75 (1972)**

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Le romancier Jean-Pierre Monnier étonne ou pourrait étonner. Bouillant professeur à Neuchâtel, défenseur convaincu de la pure littérature devant les barbares officiels ou officieux, on le verrait pratiquer les audaces de forme et de fond passées à l'état presque classique dans notre Suisse romande. Eh bien, non ! Jean-Pierre Monnier n'obéit qu'à lui-même. Très jeune, il a appris le merveilleux du rêve et ce goût de l'introspection qui creuse profond, très profond, à l'intérieur d'un personnage. Jean-Pierre Monnier creuse très profond.

L'Arbre un jour (Editions des Cahiers de la Renaissance vaudoise, Lausanne), son dernier roman, le démontre à la perfection. Ses personnages (on dirait mieux son personnage) grommellent plus qu'ils ne parlent, tant ils semblent regarder en eux-mêmes et négliger le monde extérieur. Ce sont pourtant des manuels, des bûcherons, d'occasion il est vrai. Anciens horlogers frappés par le chômage, ils ne se sentent guère à l'aise dans la nature hostile de l'hiver jurassien et les regrets et les amertumes contribuent à faire d'eux des introvertis, des silencieux. Jean-Pierre Monnier jubile. Il a enfin ou de nouveau (les pasteurs lui sont aussi une matière aimée) une étoffe à palper, à malaxer. Que tirerait-il de nos vrais bûcherons, ces joyeux lurons amoureux de la forêt et de l'existence et qui – j'en ai entendu plusieurs ! – chantent tout à coup, en pleine montagne, pour mieux extérioriser leur bonheur d'être et de se sentir forts, increvables et du jarret et du biceps ? Les bûcherons malgré eux de Monnier n'appartiennent pas à cette race.

Leur porte-parole, un jeune instituteur en chômage, a beau jeu pour écrire ce qu'ils ne disent pas, dans son journal, mais ce qu'ils doivent ou peuvent penser. Des bribes de phrases, une grimace à peine ébauchée, une contraction du visage, lui suffisent pour recréer, ou créer, le tout. Ces êtres ainsi groupés par le hasard, la malchance, refoulent leur vie en dedans et l'instituteur, j'allais écrire Jean-Pierre Monnier, creuse avec ténacité pour la saisir et la ramener à l'air. Quel travail de mineur et de mystique !

Certains se lasseront peut-être de ce travail de fourmi intellectuelle. Les raffinés savoureront en détail. Parce que le piocheur Jean-Pierre Monnier possède un outil enchanté : son style. Esprit sérieux

et positif de nature, en dépit de son intériorisme triomphant, Monnier s'est donné la peine d'étudier sa langue, de la perfectionner, en même temps qu'il expérimentait la vie. Il avait le temps. Lorsqu'il se sentit prêt, il entra dans la bataille littéraire en homme mûr et sûr de lui. Loin d'imiter ces prétentieux qui croient tout créer alors qu'ils copient, Monnier s'est mis en marche de son bon pas, de son propre pas. Il ne ressemble pas à ceux qui pratiquent le français en étrangers zélés, voire puristes. Il vit sa langue ; il peut donc lui faire rendre tous les accents. Lisez, par exemple, ses rares descriptions de paysages : des merveilles. Charme d'un style personnel qui aboutit à la poésie du vers à travers la prose, paysages rares mais bien choisis, deux caractéristiques par lesquelles Jean-Pierre Monnier apparaît le vrai disciple de son maître Flaubert !

* * *

André Aug. E. Ballmer s'est montré plus patient encore que Monnier. Jeune, il fit des vers et en publia quelques-uns. Puis la vie pratique de l'administration s'empara de lui. Adieu, littérature ! Or voici que, sur le tard et avec quelle fougue, Ballmer réapparaît sous les traits d'un romancier. Deux volumes en une année et toute une suite annoncée.

Perret-Gentil est son éditeur, à Genève. Les titres ? *Mathieu et le Corbeau*, *La Fin du jour ou le Temps d'Alexandre*. Ballmer connaît le goût du public pour le mystérieux et il lui sert bonne ration. Que faire devant des titres pareils ? Lire pour savoir de quoi il retourne. Nous avons lu.

Audacieux à l'excès et peu respectueux de la mode, Ballmer accumule tous les genres, anciens et modernes, dans un seul roman. Cela pourrait donner un salmigondis ou une farce indigeste si l'auteur n'avait pas le goût du style clair, précis, net, moins poétique que celui de Monnier, certes, mais un style français qui dit tout de go ce qu'il veut et doit dire. Le lecteur n'en revient pas. En esprit, il saute de l'audace sexuelle à une scène digne du *Corbeau* d'Edgar Poë ; la page suivante le plonge en pleine philosophie grecque ou scolastique. Au cimetière, où le héros le transporte, il entend des voix : celle du narrateur et celle de la femme morte. Bref, l'esprit du lecteur pourrait commencer à perdre la boussole. Dans un roman néo-réaliste pur, il la perdrait, au grand plaisir du romancier. Ballmer, heureusement, n'abuse pas de la méthode néo-réaliste. Son style, loin d'être haché, saccadé, elliptique, demeure quasi classique, respectueux des bonnes vieilles règles syntaxiques. L'œil du lecteur passe d'un thème à l'autre avec le calme du naturel. On croirait que l'existence de tous les jours se passe ainsi. Beau succès pour Ballmer ! Son Mathieu se tient droit dans la réalité et pourrait être le premier venu rencontré sur le trottoir. Un veuf, tourmenté du regret de sa femme et déconcerté et dérouteré tout à coup, a le droit de s'adonner au monologue sonore et de

rêver en marchant. Nul ne lui en veut d'écouter le corbeau haut perché sur son arbre et qui représente le destin en personne, son destin. D'autant plus que Mathieu, veuf toujours vert, ne s'interdit pas d'apprécier les charmes d'une femme, jeune de préférence. Ce Mathieu vit à l'aise parmi les adolescents libres et libérés d'aujourd'hui.

Alexandre, le héros de *La Fin du jour ou le Temps d'Alexandre* (chez Perret-Gentil, Genève), limite davantage son champ d'action. Adieu la jeunesse, adieu les audaces à la mode ! Alexandre vit son dernier jour sous la menace de l'apoplexie.

Frère de Mathieu, il pratique, comme lui, le mélange des genres et abuse même (selon nous) des principes philosophiques scolaires. Il évoque sa femme absente et ses meilleurs amis. Au fur et à mesure que la fatigue le gagne et que l'infarctus, dont l'a menacé le médecin, gagne du terrain, le rêve prend le dessus et les êtres et les choses reculent dans une sorte de pénombre. A demi lucide, à demi divagant, Alexandre entre pour jamais dans le pays des ombres : « Marianne réalisa alors qu'elle était là à étreindre un mort, toute seule dans la nuit... un calme extraordinaire s'était installé en elle comme si Alexandre, dont la voix était pourtant bien éteinte, avait continué de lui parler et de la rassurer et comme si elle vivait réellement en esprit avec lui. »

André Aug. E. Ballmer ne redoute pas les sujets difficiles ; il les empoigne en lutteur impavide et il va de l'avant, tout seul. Ballmer ne ressemble qu'à lui-même.

* * *

Prose encore chez Georges Schindelholz, une prose consacrée à des récits courts et pittoresques, bien de chez nous. Schindelholz avait commencé ses évocations du pays jurassien au théâtre ; il les avait continuées avec une histoire des sorciers et sorcières d'autrefois. Il nous arrive, maintenant, sous les traits d'un nouvelliste, d'un conteur. *Récits du Pays jurassien et Nouvelles* (Editions jurassiennes, Porrentruy). Métier difficile, comme le reconnaît le préfacier Roger Schaffter. Présenter des personnages vivants, nouer une intrigue, en quelques pages, cela demande un style direct et le don du raccourci. Georges Schindelholz réussit souvent. En quelques coups de plume, il dresse le décor du drame (Schindelholz aime le drame), fait avancer ses acteurs, et en route ! Le destin accomplit son œuvre. Le grand mérite de Georges Schindelholz, mérite qu'il doit à son calme jamais en défaut, c'est de laisser l'action se dérouler naturellement, fût-elle cruelle et révoltante. Schindelholz varie pourtant les tons et saute du Jura en Russie. Les noms changent, les circonstances de la vie aussi ; le style se demeure fidèle, net, précis, sans fioritures inutiles. Pas de grands mots, pas de contorsions esthétiques. Le monde des humbles ignore les théories fumeuses.

* * *

Mis en face de la poésie moderne, le critique doit-il, à la façon de Jourdain, parler de prose ou de vers ? La mode penche plutôt du côté de la liberté intégrale, de l'oubli de la rime. Paul Fort, qui fut l'un des artisans de cette libération bien avant les surréalistes, parlait de prose rythmée. Malgré lui ou peut-être en le voulant, il composait quand même des strophes de quatre vers alexandrins assonancés. Relisez les *Ballades françaises* !

Mme Monique Laederach, femme de Jean-Pierre Monnier (Quelle famille ! criait Raimu le bourru), s'inquiète assez peu de Monsieur Jourdain. Sa *Pénélope* (Collection l'Aire, Lausanne) est de la classe de la *Jeune Parque* de Valéry : elle vit d'abord d'une vie tout intérieure. Partie du thème homérique, ce thème éternel de la femme délaissée et toujours amoureuse, Pénélope doit réaliser son propre destin et évoquer, en même temps, l'absent, l'infidèle peut-être. Que le lecteur se laisse entraîner par le jeu des symboles et passe sans grimace de la réalité à l'irréel ou prétendu tel, Monique Laederach n'en demande pas plus. Elle emploie, comme elle l'avait fait déjà dans *l'Étain la source* (chez le même éditeur) avec un bonheur peut-être supérieur, une prose de haut rythme et des images royales et parfois fulgurantes :

« Flèche du plus haut mal, ô tendresse : la nuit n'est jamais qu'une plaie où se renoue l'atroce et désirable enfance...

Ah ! tellement pur l'écartèlement du rêve que tout matin meurtrit et se récuse et ne délivre au jour qu'une dépouille aigrie. »

Il serait criminel d'analyser les idées, les thèmes de *Pénélope*. Que le lecteur savoure à voix basse ou à voix haute ! Qu'il s'enivre de ces élans qui montent et retombent ; qu'il erre en rêvant dans la forêt des symboles. N'est-ce pas la seule exigence de la grâce poétique : devenir poreux et se perdre soi-même en écoutant la voix mystérieuse ?

« Ceinture défaite et les souliers sans semelle, que je sois seulement, dans ton jardin fermé, comme un frère des arbres. »

* * *

Rêveuse elle aussi, mélancolique, solitaire, Alice Heinzelmänn, auteur de *Saisons* (Collection de l'Arc-en-Ciel, Zurich), semble prendre le chemin opposé à celui de Monique Laederach : elle ne plonge pas en elle-même, du moins dans l'immédiat : elle va aux saisons qui se succèdent devant nos regards éblouis :

« Il est temps encore. Sur les chemins où la vigne vierge roule ses vrilles, où la lumière pour longtemps s'est faite flamme, la durée peut se croire infinie. Longtemps la lampe aura de l'huile. »

Déroulant ses textes, tantôt en larges périodes, tantôt en petites phrases elliptiques, ami parfois du verset biblique ou claudélien, le poète marche et regarde :

« Route entre les prairies. Un reste de neige usée s'étire au flanc fauve des collines. En contrebas, les labours offrent au soleil leurs sillons dépouillés. Sur la droite, un feu avec lenteur consume l'herbe des talus. Taches dévoreuses dans la coulée de miel.»

Douée du sens réaliste de l'observation, portée à prolonger les spectacles de la nature en méditations où la tristesse domine, Alice Heinzelmann ne se lasse pas de construire des images étonnantes. Elle devient philosophe, peintre, mais ne perd jamais le don de naïveté devant les choses et les êtres. Ici encore, il ne faut pas analyser, décomposer, détruire. Se laisser aller sur les pas de la rêveuse, voilà la juste formule :

« Ils me l'ont dit, les clochers d'où tombaient les heures du crépuscule. Un à un, ils me rendirent les villages ivres de sonnailles, les jardins empourprés, les fontaines chanteuses.»

* * *

Prose rythmée, prose saccadée, et c'est encore et toujours de la poésie. Que les poètes choisissent selon leur impératif personnel ! Jean Cuttat, l'auteur d'*A quatre épingles* (Editions des Cahiers de la Renaissance vaudoise, Lausanne), n'a cure de ces querelles d'écoliers. Jeune, il pratiqua le vers rimé ; il continua ; il continue.

N'allez pas croire à un brave rimeur courant après la rime riche : Cuttat, jongleur-né, jongle avec la rime et l'assonance comme il le ferait de n'importe quoi. Il ne se prend pas au sérieux, apparemment du moins. Tiré à quatre épingles, il s'avance, élégant, rieur, pas du tout compassé :

« J'étais bien trop bon catholique.
L'évangile a coûté si gros
que sur le dos de ses pratiques
j'ai réduit le compte à zéro. »

Que nul ne s'y trompe : Cuttat badine pour la forme. Il me rappelle notre Grock national et jurassien, si comique sur la scène, mais qui, redevenu civil, retrouvait le sérieux un peu solennel des Wettach de Reconvilier, ô ma tante ! Cuttat plaisante donc avec sérieux, sinon avec solennité :

« Ci-gît un triste personnage,
de la loi tombé sous le coup,
qui dans la barbiche des sages
trouvait, sans les chercher, des poux.»

Et pan sur le crâne des gens trop comme il faut ! Enivré tout à coup de son propre langage et de sa liqueur de révolutionnaire, Jean Cuttat retourne aux rhétoriciens du quinzième siècle pour mieux délirer :

« C'est comme un tourniquet à double toboggan.
On tourne, on tourne, et, dès qu'on se sent un peu soûl,
retombent à la rue les gens soûls
sans les sous,
au sac à sous les sous dessoûlés sans les gens.»

Tristan Solier a orné l'édition luxueuse de belles vignettes.

* * *

Juriste comme Cuttat et plus essentiellement encore, André Imer sait aussi jongler avec le rythme, la rime et les idées et les impressions. C'est une façon de se libérer de l'austérité de l'existence et de la sécheresse des textes de la loi. Non pas que le poète Imer manque de tenue : il adore la magie du monde et il la chante avec une richesse verbale réjouissante. Mais il est du Cancer et il doit se montrer quelque peu lunatique, capricieux et fantasque. Son dernier recueil, *Le Cadran lunaire* (Editions de la Tour de Rive, La Neuveville), que Michel Tschampion a illustré, lui sert d'exutoire aux forces mystérieuses des astres. Délaissant la rime, sautant du coq à l'âne en toute élégance, Imer découpe le poème court, piquant, mordant, mélancolique ou audacieux de pensée et de morale ; il plaira à notre ami Gilbert Trolliet, passé maître en ce genre :

LANGAGE

« Nus
les mots
pour dire
ou ne pas dire »

Et cette ÉROSION, qui en dit long sur les désastres semés par l'habitude :

« Lente
usure
des nuits
où
fulgure
parfois
encore
un
éclair
de ferveur »

On ne récapitule pas ces raccourcis, ces récapitulations d'impressions et d'expériences.

* * *

Contemporain de Jean Cuttat, Francis Bourquin avait débuté, jadis, par le vers régulier. Plusieurs œuvres en portent témoignage. Philosophe autant que poète, goûtant la pensée aussi bien que l'image, Francis Bourquin, au long des ans, a fini par trouver la liberté du vers mieux adaptée à ses besoins d'expression. *O mon Empire d'homme* (Editions de la Baconnière, Neuchâtel) avait marqué le tournant, l'année dernière. *De Mille Ombres cerné*, chez le même éditeur, continue ce nouveau rythme.

Arrivé au centre de sa vie, Bourquin fait le point. Fêré de lyrisme, il pratique l'apostrophe et l'interrogation dans une orgie d'images à demi esquissées et laisse au lecteur le soin de terminer le tableau si le cœur lui en dit. Bourquin sait que le raccourci de pensée et d'impression marque profondément, et il a raison :

« Mais oui l'azur
visage d'immanence

L'éternité fragile d'un nuage
y suspend le destin

Que sais-tu de toi-même »

Lire, se laisser envahir par les sons et les images, n'est-ce rien ?

* * *

Chez le même éditeur, et toujours *A la Mandragore qui chante*, Robert Simon publie *Raisins de Muscade*. Robert Simon, autre contemporain de Cuttat et de Bourquin, c'est d'abord le ciseleur de vers, l'amoureux du détail subtil, l'homme élégant jusqu'à la minauderie :

« Il est de certains poèmes
qui sont comme suspendus
à l'éclat inattendu
d'un seul mot, toujours le même. »

Au long des années, Robert Simon a évolué sans violence. S'il s'est libéré des contraintes excessives du vers classique, il les a remplacées par les siennes, plus sévères. Il figrole, il susurre, il pense, il distille, il condense :

« Ah ! n'être que brume du ciel
transportée par les vents contraires :
si les saisons sont éphémères
où se trame l'essentiel ? »

Philosophe généreux, Simon n'a jamais tenté de construire sa maison sur la ruine des autres. Il vit, il aime, il jouit, il sourit :

« De ma fleur accomplie à son adolescence
j'ai brisé la tige drue
pour prodiguer ses pétales.
On ne donne jamais assez ! »

Ses *Raisins de Muscade* fourmillent de merveilles semblables.

* * *

Autre revenant d'autrefois : Henri Voélin. Après des années de silence, ce mystique de son Dieu, qui aima Claudel et composa plusieurs recueils émouvants de foi religieuse, réapparaît avec *Au seuil de l'ineffable* (Editions de la Colombière, Porrentruy). Auguste Viatte lui sert de préfacier. Henri Voélin, riche d'expérience et sans doute d'amertumes nouvelles, se veut l'homme du dénuement, du dépouillement jusque dans le style :

« Aveugle mains tendues
Sans bâton et sans chien
Je plonge dans le noir
L'espoir entre les dents »

Tel Job, il ne se lasse pas d'en appeler au grand Justicier, peut-être avec trop d'insistance. Le poète doit savoir pardonner, fût-il

« Rejeté
Bafoué
Piétiné »

Pour qui l'existence est-elle sans épine ?

* * *

Place maintenant à de nouveaux venus. En voici deux, jeunes encore, ardents, l'un respectueux de la prosodie officielle. Ne sait-il pas que notre province ne s'est pas encore déprise des libertés surréalistes ? D'autres le savent pour lui.

Calel (Editions Robert, Moutier), de Philippe Moser, présente 42 sonnets sur le thème de « La Lumière ». Richement composé, avec des illustrations originales d'Aloys Perregaux, le volume plaira aux amoureux du vers mélodieux, des images inattendues et de l'exaltation de la beauté du monde. Moser démontre, à sa façon, que le poète peut atteindre à la pleine libération du poème sans ruer par trop dans les brancards du passé. D'ailleurs, Philippe Moser pratique aussi le poème libre, comme le prouvent ses *Ebats camaïeux*, illustrés par

J. Schreyer. Mais voyez de danger : débarrassés des entraves prosodiques, ses poèmes courent trop longuement, au gré de la fantaisie un peu délirante.

* * *

Jean Osiris pourrait, on le devine, jouer à la rime et au rythme. Il n'en a pas le temps. Pris d'une sorte de furie de la création continue, cet autodidacte (il s'en vante) court de Suisse à Paris et même en Afrique. Un Italien le traduit déjà. *Les Ailes de l'Aube* (Editions Réactions, Bienne), *Elégies océaniques* et *Elégies crépusculaires* (chez le même éditeur)? Un torrent de symboles, d'images, de pensées, d'interrogations, d'interpellations, le tout jeté en vrac aux machines engloutisseuses de papier :

« Que tes pensées comme des nuées lumineuses
traversent l'azur et les mers avec allégresse
en abreuvant les contrées luxuriantes de l'amour
Leur chant se déverse déjà comme des cascades de rêve
dans la féerie de l'aube. »

Pourrais-je demander à Jean Osiris de modérer sa veine créatrice et de se souvenir que la poésie est aussi discipline et tri ? Il lui en restera toujours assez pour nous éblouir. Quel tempérament !

* * *

Autodidacte à son tour, mais sans vantardise, Nino Nesi présente *Vers une autre rive* (Imprimerie du Franc-Montagnard, Saignelégier). Maurice Zermatten lui consacre une préface aimable, toute bourrée de bon sens et de bonnes vérités. A quoi sert-il de vouloir recréer le monde et de se dresser contre le destin à coups de mots creux et d'une forte sonorité ? Nino Nesi aime et le dit. Il n'a pas honte d'écouter le chant des oiseaux et de fréquenter les clairières et les sentiers. La vie vraie, c'est peut-être cela ? Mais quand Nino Nesi se proclame le poète du désespoir, il nous trouve un peu sceptique. Somme toute, il y a désespoir et désespoir.

* * *

Vers ou prose ? L'historien n'a pas à se poser ces questions. En dépit de quelques versificateurs-mémorialistes du Moyen Age, il a pris, depuis des siècles, l'habitude de narrer au mieux les événements, sans chercher à les « sublimer » par la magie de la musique verbale. L'historien se veut prosateur. Certains modernes pencheraient même du côté de la mathématique et préféreraient la sécheresse de la définition au charme du mot choisi avec grâce. Ils ont tort, car le mot enchanteur attire la foule et sert l'histoire, loin de la trahir. Jules

Michelet le pensait. Après une éclipse due aux universitaires secs et cassants, il vient de remonter au ciel de l'histoire et nul ne songerait encore à le ridiculiser.

Amoureux du document qu'il recherche avec passion, l'historien Victor Erard imite un peu Michelet : une formule frappée en médaille, une phrase mélodieuse, ne sont pas pour lui déplaire. On l'a bien vu dans le premier tome de son *Xavier Stockmar patriote jurassien*. On le remarque un peu moins dans le deuxième tome, qui vient de paraître chez le même éditeur (Bibliothèque jurassienne, Delémont). Erard a-t-il craint d'être taxé de poète au moment où il arrivait à l'« Homme du Jura » devant le drame séculaire de sa petite patrie ? Au moins, personne ne pourra lui reprocher de manquer de sérieux de l'historien par amour du panache et de l'image frappante.

C'est que les problèmes soulevés par Xavier Stockmar durant tant d'années furent des problèmes vitaux pour le Jura et qu'ils le demeurent au vingtième siècle. Quel Jurassien oserait le nier ?

Victor Erard s'avance, page par page, dans ce domaine brûlant. Il narre, il démontre, il explique, il justifie, il excuse parfois. Le lecteur suit et souffre à son tour ; il voudrait tant remettre les choses en ordre et donner à son Jura le pain quotidien des autres Suisses. Serait-ce donc la mer à boire dans une Confédération modèle ?

Nul, désormais, ne pourra se cacher derrière l'ignorance en l'affaire jurassienne. Les deux volumes de Victor Erard sont à la portée de chacun, et ils disent tout.

* * *

Où placer Mgr Bélet, auteur de mémoires fameux ? Cet abbé de cour à sa façon peut se montrer bavard, spirituel, mordant et caricaturiste à l'occasion. Il a observé, voyagé ; il a même joué au député bernois. Il s'est vu rejeté et poursuivi, comme Stockmar ; il a quitté les affaires trop ingrates. Mais il demeurait lucide et vivant. Défenseur de sa religion, en un temps où les rouges et les noirs n'y allaient pas avec le dos de la cuiller, il a continué son combat en écrivant un *journal*. Tout y est : la lutte pour le Jura contre les Bernois, les luttes de partis, les trahisons des uns, les infamies des autres. Les dénis multiples de justice frappant les vrais Jurassiens font frémir sa plume. Il frappe, il venge ; il en oublie, s'il le faut, la charité sacerdotale. Un patriote ne pardonne guère : on le voit assez aujourd'hui à travers le monde. Et Mgr Bélet était et se voulait patriote.

L'abbé Léon Marer a donc eu raison d'étudier ces mémoires et de les offrir au public en une édition luxueuse : *Mémoires de Mgr Bélet* (Editions du Jura, Porrentruy). A côté du *Xavier Stockmar patriote jurassien*, cette œuvre, préfacée et annotée par Léon Marer et par Victor Erard, tiendra son rôle de « document pour servir à

l'histoire du Jura ». Quand un peuple se met à bouger, il bouge bien, que vous en semble ?

* * *

Et voilà ! « Mission accomplie », crient les militaires en claquant les talons. Mission difficile ! Le Congrès de Reims des critiques littéraires internationaux l'a constaté :

« Dans un monde dominé par la télévision et la radio, le critique littéraire sérieux et indépendant se voit relégué au bas bout de la table ; les éditeurs lui préfèrent leurs propres louangeurs descendus au rang de commis-voyageurs. » De son côté, la province ignore le talent et ne connaît que le génie, et nous sommes en province. Le chroniqueur se trouve alors en face d'une double tentation : l'éloge incondi- tionnel et la condamnation sans appel. Il aurait peut-être succombé à ces facilités payantes si une longue fréquentation de la Sorbonne, le contact prolongé et toujours renouvelé avec Paris, et de multiples Ren- contres internationales ne lui avaient pas enseigné la relativité et l'irréparable précarité des prétentions, des méchancetés et des pané- gyriques excessifs, en tout, y compris en art et en littérature. Adapter la générosité à l'exigence la plus haute et courir le risque de rester sur sa faim, programme ardu, ingrat et pourtant nécessaire.

Mes respects, lecteur ami, salut, les écrivains, et mes bons vœux pour l'avenir de la littérature en terre jurassienne !

Charles Beuchat

Auteurs et livres traités

Jean-Pierre Monnier, *L'Arbre un jour* (La Renaissance vaudoise, Lausanne) ; André Aug. E. Ballmer, *Mathieu et le Corbeau, La Fin du jour ou le Temps d'Alexandre* (Perret-Gentil, Genève) ; Georges Schindelholz, *Récits du Pays jurassien et Nouvelles* (Editions jurassiennes, Porrentruy) ; Mme Monique Laederach, *Pénélope* (Collection l'Aire, Lausanne) ; Alice Heinzelmann, *Saisons* (Collection de l'Arc-en-ciel, Zurich) ; Jean Cuttat, *A quatre épingles* (Cahiers de la Renaissance vaudoise, Lausanne) ; André Imer, *Le Cadran lunaire* (La Tour de Rive, La Neuveville) ; Francis Bourquin, *De Mille Ombres cerné* (La Baconnière, Neuchâtel) ; Robert Simon, *Raisins de Muscade* (La Baconnière, Neuchâtel) ; Henri Voélin, *Au seuil de l'ineffable* (Editions de la Colombière, Porrentruy) ; Philippe Moser, *Calel* (Editions Robert, Moutier) et *Ebats camaïeux* ; Jean Osiris, *Les Ailes de l'Aube, Elégies océaniques et Elégies crépusculaires* (Editions Réactions, Bienne) ; Nino Nesi, *Vers une autre rive* (Imprimerie du Franc-Montagnard, Saignelégier) ; Victor Erard, *Xavier Stockmar patriote jurassien* (Bibliothèque jurassienne, Delémont) ; Mgr Bélet, *Mémoires de Mgr Bélet* (Editions du Jura, Porrentruy).

